HAL
open science

Lire Machiavel ? Introduction

Thierry Ménissier

To cite this version:

Thierry Ménissier. Lire Machiavel ? Introduction. Machiavel ou La politique du centaure, Editions Hermann, 2010. hal-01660808

HAL Id: hal-01660808

https://hal.science/hal-01660808

Submitted on 11 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thierry Ménissier

Machiavel ou
La politique du centaure

(Paris, Editions Hermann, coll. « Hermann Philosophie », 2010, 548 p.)

Table des matières & introduction

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION : LIRE MACHIAVEL ?

PREMIÈRE PARTIE : LE PROBLÈME DE MACHIAVEL

Chapitre I : L'insuffisance des classiques : Machiavel et Montaigne dans la culture européenne

La réception critique des Anciens et l'épreuve de « l'actualité »

L'éternel retour du classicisme

Autorité des Anciens et autorité politique, une relation structurellement problématique

La relation dynamique entre classicisme et anticlassicisme, un processus fondateur de la culture européenne ?

Chapitre II : Principauté et souveraineté : l'impossible stabilisation du pouvoir

Principauté, gouvernement et souveraineté

L'autorité et la majesté dans le processus de construction de l'Etat

Le modèle français

L'impossible solution du problème de l'exercice politique

Chapitre III: La république en question, ou les *ordini* dans les tourments de l'histoire

Réfléchir politiquement une histoire nationale moderne

Une approche complexifiée de la virtù

La république dans l'histoire

Chapitre IV : Le problème de Machiavel : le machiavélisme comme conscience tragique du politique

Le machiavélisme pragmatique

L'usage politique des passions humaines

Passions et liberté

Le ressort secret du machiavélisme : l'intuition du caractère tragique de l'action politique
La politique du Centaure

SECONDE PARTIE : LA POLITIQUE DU CENTAURE

Chapitre V : Renouveler l'intelligence de la politique : Machiavel et la nouvelle conception de l'espace à la Renaissance
Conditions de la nouvelle conception de l'espace
A la recherche du point de vue judicieux sur la politique
De la perspective au perspectivisme
Anciens et modernes, une histoire de la raison

Chapitre VI : L'art d'écrire machiavélien dans le *Discursus florentinarum rerum*
L'écriture du conseil
« Egalité » et sécurité – le dépassement du républicanisme
Réconcilier le passé, le présent et le nouveau
Le Discursus*, pivot de l'œuvre machiavélienne*

Chapitre VII : Théologie politique et histoire
Machiavel et le prophétisme dans le milieu florentin
L'interprétation de la figure du prophète dans la perspective de l'art de gouverner
Le prophétisme comme capacité de déchiffrer les signes célestes
Une interprétation renouvelée de l'expérience politique de Savonarole ?
De la prophétie à l'action politique créatrice de l'histoire

Chapitre VIII : L'anthropologie de la férocité
Animalité, férocité et fureur dans le lexique machiavélien
Penser la virtù *par référence à la férocité*
La « démocratie sauvage » selon Claude Lefort
« Démocratie sauvage » et vertueuse férocité
Une filiation post humaniste ?

TROISIEME PARTIE : L'HERITAGE CONTRARIE

Chapitre IX : La reconfiguration des relations d'autorité : les Monarchomaques

Machiavel et le bouleversement de la tradition morale et politique

Les deux conceptions classiques de l'autorité

Reconfigurer les relations d'autorité

Domination, propriété et subjectivité

Chapitre X : Descartes et l'évitement du politique

Le choix par Descartes de la condition privée

Descartes lecteur de Machiavel

Un cosmopolitisme généreux contre le patriotisme de principe du machiavélisme

L'évitement comme « art de la fugue »

Chapitre XI : Les paradoxes de l'antimachiavélisme français au XVIIIe siècle, ou la logique du déplacement

Etrangeté de la relation entre machiavélisme et antimachiavélisme

La tradition de l'antimachiavélisme français, XVIe – XVIIe siècle

Frédéric II et Machiavel, l'antimachiavélisme à la source du despotisme éclairé

Tensions entre Encyclopédistes, ou les nouveaux déplacements du machiavélisme

« Machiavélisme de l'intérêt » et dépassement de l'antimachiavélisme

Chapitre XII : Captation – le « pouvoir constituant » et la théorie contemporaine de l'Empire

L'empire chez Machiavel et dans la tradition moderne

L'Empire selon M. Hardt et A. Negri

A la recherche du « pouvoir constituant » : peuple et multitude selon Hobbes

La « multitude » comme sujet collectif selon Spinoza

Obéissance et résistance de la multitude

Machiavel, promoteur de la multitude dans l'Empire ?

CONCLUSION : *THUMOS*, CONTINGENCE ET LIBERTE

Bibliographie

Index des auteurs cités

Table des matières

« Vous devez donc savoir qu'il y a deux manières de combattre : l'une avec les lois, l'autre avec la force. La première est le propre de l'homme, la seconde celui des bêtes ; mais comme souvent la première ne suffit pas, il convient de faire appel à la seconde. Aussi est-il nécessaire à un prince de savoir user de la bête et de l'homme. C'est ce que les écrivains anciens ont enseigné aux princes à mots couverts. Ils écrivent qu'Achille et de nombreux autres princes furent placés chez le centaure Chiron afin qu'il leur enseignât sa discipline. Or, avoir un précepteur moitié homme moitié bête ne signifie rien d'autre sinon qu'il faut que le prince sache bien user de l'une et l'autre nature, car l'une sans l'autre ne peut durer. »

De Principatibus / Le Prince, chapitre XVIII.

Note préliminaire

Dans cet ouvrage, les citations de Machiavel sont retraduites par l'auteur, qui a pris le parti de faire souvent figurer le texte original italien dans les notes de bas de page ou dans le corps même des citations. Le texte machiavélien est cité d'après les éditions suivantes :

- *De Principatibus* et *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, éditions de Giorgio Inglese avec introductions et notes, respectivement Turin, Einaudi, 1995 et Milan, Rizzoli, 1996
- *Istorie fiorentine*, édition de Gian-Battista Niccolini, Florence, Le Monnier, 1857 ; réédition anastatique avec une introduction d'Eugenio Garin, 1990.
- *Lettere, legazioni e commissarie*, édition de Corrado Vivanti avec introductions et notes, dans *Opere*, volume II, Turin, Einaudi, « Biblioteca della Pléiade », 1999.

Dans le souci de renvoyer le lecteur à des textes en français d'accès commode, les références à la pagination des passages cités sont systématiquement effectuées d'après l'édition des *OEuvres* de Machiavel par Christian Bec, Paris, Robert Laffont, 1996.

INTRODUCTION

LIRE MACHIAVEL ?

> « Vivait en ces temps-là un certain messire Stefano Porcari, citoyen romain, excellent par ses origines, son savoir, mais plus encore par son tempérament, qui était noble. Selon la coutume des hommes mus par l'appétit de gloire, il désirait accomplir, ou du moins tenter quelque action digne de mémoire. Et il jugea ne rien pouvoir faire d'autre que de voir s'il pouvait arracher sa patrie des mains des prélats et la ramener à la manière de vivre des Anciens ; il espérait pour cela, s'il y parvenait, être appelé refondateur et second père de la cité. Ce qui lui donnait l'espoir que cette entreprise connaîtrait une fin heureuse, c'étaient les mauvaises mœurs des prélats ainsi que l'insatisfaction des nobles et du peuple romain. »[1]

Ce livre entend souligner l'originalité philosophique de la pensée de Nicolas Machiavel. Cette originalité se manifeste par le fait que, selon nous, il existe un véritable « problème de Machiavel » : l'auteur du *Prince* gagne à être considéré comme l'inventeur d'une façon spécifique d'envisager des questions topiques pour la philosophie, telles que la nature de l'autorité, l'évaluation de la capacité des hommes à vivre ensemble, le rapport de

[1] Machiavel, *Histoires florentines*, VI, 29, p. 905.

l'homme à sa finitude ou encore l'orientation de l'histoire humaine. Tel est le premier volet de l'interprétation développée dans cet ouvrage ; le deuxième repose sur l'hypothèse que le Florentin a suggéré un type de réflexion destiné à appréhender ces difficultés, en constituant ce qu'on a nommé « la politique du Centaure » par référence au célèbre passage du *Prince* cité en exergue de ce livre. Celui-ci se donne donc pour dessein d'éclairer les termes du « problème de Machiavel » (dans la première partie), puis vise à rendre explicites et cohérents les éléments qu'il a fournis dans l'espoir de le traiter de manière adéquate (deuxième partie). Le lecteur apercevra nettement ce qui constitue la différence entre ces deux premières parties. Elle ne tient pas à la nature des questions abordées, mais plutôt à l'angle de vue employé ici et là pour élucider la pensée machiavélienne : problématique pour la première partie, heuristique pour la seconde.

Dans la première partie, il s'agit de restituer *le sens des problèmes* manifesté par le Florentin à propos du rapport aux classiques gréco-latins, de la stabilisation du pouvoir personnel, ou encore de la nature du gouvernement républicain. Ce sens des problèmes constitue peut-être un des principaux apports de Machiavel à la tradition de la pensée politique occidentale : d'une part, l'œuvre du Florentin souligne les limites de toutes les constructions intellectuelles qui dans la tradition l'ont précédée, et, de l'autre, lorsqu'on l'étudie aujourd'hui elle relativise rétrospectivement toutes les solutions envisagée depuis elle. Une telle assertion ne signifie évidemment pas que les constructions théoriques créées par le Florentin manquent de pertinence – le sens des problèmes manifesté par Machiavel ne provient nullement d'une faillite de sa pensée. Mieux que personne dans une Renaissance traversée par les doutes et par les enthousiasmes, il eut l'intuition que les efforts déployés par les hommes pour vivre ensemble libres (c'est-à-dire pour mener une existence politique) demeuraient en-deçà des difficultés qu'ils rencontrent ordinairement du fait qu'ils doivent composer avec une puissance contraire imprévisible et irréductible, la fortune. Nous avions entrepris dans un précédent ouvrage de dégager la signification du geste machiavélien consistant à réinscrire, contre la tradition de philosophie classique, le geste politique dans la contingence du devenir historique[2]. Celui-ci poursuit et mène plus loin la réflexion, puisque n'avait été accomplie que la moitié du trajet : restait à révéler à quel point cette réinscription confère à la pensée machiavélienne *une dimension tragique*. Dans le quatrième chapitre de ce livre, on trouvera une élucidation de ces termes et surtout une détermination de l'importante conséquence d'une telle manière de procéder – en effet, l'acceptation de la dimension tragique de l'existence politique conditionne le tour d'esprit identifié par la postérité du Secrétaire

[2] Cf. Thierry Ménissier, *Machiavel, la politique et l'histoire. Enjeux philosophiques*, Paris, P.U.F., 2001.

comme « machiavélisme ».

Dans cette perspective, l'expression « politique du Centaure » désigne ce qui nous semble être la réponse suggérée par Machiavel afin d'assumer le caractère tragique de l'histoire, tout en combattant certaines de ses conséquences dont l'impact serait le plus négatif sur l'intelligence de l'action et sur l'expression de la liberté. Cette tentative peut à certains égards passer pour désespérée ou surhumaine, en tout cas elle nous éloigne considérablement de ce qui paraît humainement normal, ou politiquement raisonnable. Telle que nous l'entendons, elle coordonne la tentative d'ériger les conditions d'une nouvelle compréhension de la politique, une théologie politique originale et la revendication d'un *ethos de la férocité* d'une portée probablement inouïe dans l'histoire des idées morales et politiques, et dont on reconnaîtra sans peine qu'elle a peu d'équivalents dans notre tradition culturelle. On fera à ce propos deux remarques.

La première concerne la mention du centaure dans le texte de Machiavel, et engage la justification du titre de cet ouvrage. Selon la mythologie grecque, les centaures étaient des êtres hybrides au torse et à tête d'homme, au corps de cheval. Ixion, fils d'Arès, roi des Lapithes, était tombé amoureux d'Héra, l'épouse de Zeus. Ce dernier lui envoya un leurre : Néphélé, une nuée qui ressemblait à son épouse. Ixion crut s'unir à la déesse, et de cette étrange union naquirent les centaures. Ceux-ci élirent domicile dans les forêts de Thessalie. Ils étaient de mœurs brutales et se nourrissaient de chair crue. On les disait adonnés à l'ivresse et à la luxure. Souvent, on les représentait dans le cortège des adorateurs de Dionysos, le dieu de toutes les folies. Leur sauvagerie devint légendaire, de même que leur fourberie. Ainsi Nessos, déclarant qu'il était un passeur accrédité par les dieux, proposa-t-il à Héraclès d'assurer la traversée du fleuve Evénos en crue pour son épouse Déjanire en la transportant sur son dos, mais, une fois en route, il voulut enlever la nymphe et tenta d'abuser d'elle. Héraclès dut l'abattre d'une flèche en pleine poitrine. Dans une ultime perfidie, avant de mourir le centaure donna à la nymphe un onguent composé de son sang et de sa semence, supposé empêcher les infidélités de son mari. Délaissée par Héraclès, Déjanire appliqua cette mixture sur une tunique qui, lorsque le héros l'endossa, lui brula les chairs à tel point qu'il fit un bûcher afin de s'immoler et y mourut en se jetant dans les flammes. Les centaures furent finalement victimes de leur *hubris* : conviés aux noces de Pirithoos, roi des Lapithes, ils s'enivrèrent et l'un d'eux, Eurytion, voulut enlever la jeune mariée et la violer, suivi dans cette violence par tous les siens. Ils se battirent furieusement avec leurs hôtes, encouragés par Arès et Eris, jaloux de ne pas avoir été invités aux noces. Vaincus grâce à Thésée, ils durent quitter

la Thessalie[3]. La lutte entre Centaures et Lapithes, ces deux races cousines, est souvent représentée dans l'art grec classique comme un des combats fondateurs de l'humanité contre la barbarie ; on la voit notamment sculptée (et même déclinée) sur les flancs du Parthénon athénien. Deux centaures étaient réputés faire exception : Pholos, hôte bienveillant d'Héraclès, et Chiron évoqué par Machiavel. Une autre légende rapporte que Chiron était né des amours de la nymphe Phylire et de Chronos métamorphosé en cheval pour échapper à la vigilance de sa femme Rhéa, d'où sa forme mi-homme mi-cheval. Il avait de solides connaissances en botanique, en astronomie, et connaissait les vertus des plantes médicinales, la chirurgie et l'art de la chasse. Des précepteurs divins, Apollon et Artémis, lui avaient transmis son savoir. Il vivait dans une grotte du mont Pélion en Thessalie. A la différence des autres centaures, violents et licencieux, c'était un être pacifique et cultivé. Il aurait eu des élèves célèbres : Esculape, Nestor, Héraclès, Thésée, Ulysse, Castor et Pollux, Jason, et Achille dont il prit un soin tout particulier. Lors de la guerre entre les centaures et Héraclès, il fut atteint accidentellement par une flèche empoisonnée tirée par ce dernier. Comme Chiron était immortel, il aurait dû souffrir éternellement, et demanda l'intercession de Zeus ; ce dernier lui permit de donner son immortalité à Prométhée. Le centaure put alors mourir en paix.

S'il se montre lui-même bienveillant envers les hommes, Chiron est donc le descendant d'une race féroce qui leur était hostile ; son enseignement inscrit quelque chose d'inhumain dans le cursus des jeunes princes appelés à devenir les héros de leur peuple. En évoquant la figure de Chiron dans un texte à vocation prescriptive, Machiavel reprend les éléments caractéristiques d'un esprit ancien, que la modernité, moralement pacifiste et politiquement soucieuse de la gestion du bien-être des populations, a oublié ou occulté. Il s'inscrit dans le fil des leçons qu'auraient données certains sophistes aux jeunes aristocrates athéniens, si l'on en croit Platon, leur adversaire, lorsqu'il fait tenir à Calliclès des propos qui comparent les « forts » aux bêtes sauvages et les « faibles » à leurs proies[4], et quand il présente, du point de vue de la dramaturgie du dialogue, la prise de parole de Thrasymaque comme l'apparition d'un fauve bondissant[5]. Il suit aussi le chemin tracé par Xénophon, puisque, ce dernier, dans la *Cyropédie*, récit idéalisé de l'éducation du prince perse Cyrus,

[3] Voir Homère, *Odyssée*, XXI, 295-304, passage dans lequel sont évoqués les excès et la punition d'Eurytion. Il convient de relever la place occupée par cet épisode dans le fil du récit homérique : oeuvrant comme une ironique prémonition, elle se situe dans la phase préparant le massacre des Prétendants par Ulysse, ce passage à portée politique justifiant, au prix d'une extrême violence à l'encontre de l'aristocratie d'Ithaque, le retour du souverain légitime.

[4] Platon, *Gorgias*, 483 a – 484 a.

[5] Platon, *La République*, I, 336 b, trad. E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1970, p. 18 : « …il ne se contint plus, et se ramassant sur lui-même à la manière d'une bête fauve [*sustrépsas héauton hôsper thèrion*], il s'avança sur nous comme pour nous mettre en pièces [*hôs diarpasoménos*]. »

écrit que pour éduquer les jeunes gens aux fonctions politiques les plus hautes, il est nécessaire de leur délivrer des conseils et surtout un tour d'esprit permettant de vaincre des ennemis. De sorte que les bons précepteurs doivent les initier à une moralité spéciale, en leur apprenant à ruser, tromper, violenter (autant de choses heureusement interdites par la morale civile régulière) ; objectif qu'ils réalisent en disposant leurs élèves à s'exercer à dominer des fauves[6]. Le même type de référence à l'importance de l'animalité sauvage dans le comportement des politiques se retrouve, sous une forme métaphorique, dans l'étrange passage où Chrysantas, appuyant l'avis de Cyrus en faveur de la création d'un corps de cavaliers, rêve d'être transformé en une créature dont la condition serait *encore plus merveilleuse que celle d'un hippocentaure*, à savoir en un cheval furieux capable de terrasser les adversaires qui pourrait à loisir se transformer en un homme plein d'urbanité, passant d'une nature à l'autre selon que la situation le commande[7]. « La politique du Centaure », dont ce livre entreprend de restituer les caractères, constitue l'idéaltype sous-jacent à cette tradition perdue, dont Machiavel s'est fait le passeur, de l'Antiquité à la Modernité – la tradition perdue d'un enseignement éthique et politique inquiétant, injectant une mystérieuse dose d'animalité dans les affaires humaines, nous portant de ce fait aux limites de ce qu'on entend communément dans l'acception morale du mot « humanité »[8].

La seconde remarque concerne ce qu'on pourrait nommer la caractérisation culturelle de l'entreprise machiavélienne. Sa théologie politique, de même que l'ethos de la férocité, peuvent légitimement être qualifiés de *païens*[9]. Or, les traits de paganisme évidents chez le Florentin concernent moins la constitution d'une religion inspirée des Anciens, qu'ils ne constituent une toile sur le fond de laquelle se dessine sa tentative de concevoir des changements possibles dans l'histoire morale et politique ; mais leur dessein exact reste à préciser, et c'est une des tâches que se donne ce livre. Machiavel était inspiré par un tel esprit néo-romain qu'il revendique pour ses personnages la tâche de « ramener [la patrie] à la manière de vivre des Anciens », comme il est dit à propos des intentions de ce Stefano Porcari

---

[6] Xénophon, *Cyropédie*, I, 6, trad. P. Chambry, Paris, Garnier Frères, 1967, p. 62-63.
[7] *Ibidem*, IV, 3, p. 146-147.
[8] Une autre manière d'interpréter la figure du Centaure est proposée par Roberto Esposito dans le chapitre V (intitulé « La figura del « doppio » nell'immagine machiavelliana del Centauro ») de son ouvrage *Ordine e conflitto. Machiavelli e la letteratura politica del Rinascimento italiano*, Naples, Liguori Editore, 1984, p. 13-39. Si, pour sa part, Esposito ne privilégie pas la dimension animale de l'hybride, ses fines considérations à propos de la « scission » dont veut faire état la figure du Centaure ne se trouvent nullement en contradiction avec les considérations d'ordre philosophique développées dans le chapitre V de ce livre.
[9] Sur le paganisme à la Renaissance, cf. François Laplanche (dir.), *Les religions du paganisme antique dans l'Europe chrétienne, XVIe-XVIIIe siècles*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 1988 ; et, concernant ses manifestations dans l'art, Edgar Wind, *Mystères païens de la Renaissance*, trad. P.-E. Dauzat, Paris, Gallimard, 1992.

mentionné dans l'extrait des *Histoires florentines* cité plus haut. Cet homme politique romain, dont la conspiration contre le pape Nicolas V échoua en 1453, se serait donné comme vocation l'audacieuse tâche de refonder Rome, en chassant les prélats et en nettoyant la Ville de la corruption qui y régnait, projet, estime Machiavel, qui attestait la noblesse de son caractère. On se doute qu'un tel projet n'était pas « humaniste » au sens trivial et courant du terme : cette bonne action engageait certains moyens violents visant plus généralement à en finir avec les scélérats responsables d'avoir interprété le christianisme « en termes d'oisiveté et non en termes de vertu », ce qui a eu comme effets d'« efféminer le monde et désarmer le ciel »[10]. La politique du Centaure se présente donc comme une heuristique du paganisme : il s'agit de repenser les problèmes moraux et politiques selon des modalités non chrétiennes (et même fortement antichrétiennes), et en fin de compte à la lumière de l'ethos de la férocité. Afin d'élucider cette dimension, nous avons cherché à définir l'esprit qui anime l'entreprise machiavélienne en cernant la notion de « machiavélisme », notion complexe susceptible de posséder plusieurs acceptions. La signification politique ou pragmatique du machiavélisme, spontanément accessible à travers le langage courant, fait écran à une signification plus profonde et complexe. Ce livre défend l'idée qu'une interprétation de niveau philosophique du machiavélisme apparaît pertinente et nécessaire, car cette notion possède une dimension métaphysique dont la compréhension non seulement renouvelle notre intelligence de la pensée de Machiavel, mais encore sensibilise à une tonalité originale d'appréhension de la condition humaine.

Ainsi, dans ce livre, la question est posée de *savoir ce que signifie, pour un philosophe politique, lire Machiavel*. Une œuvre trop profonde pour n'être regardée par les historiens que comme le témoignage d'une époque, et par les historiens des idées politiques uniquement comme un point de passage obligé de la tradition ? Certes oui, mais pas seulement. Un théâtre de figures politiques d'une extraordinaire puissance évocatrice, dramatiquement animé par la conscience de la disparition irrémédiable des héros antiques ? Sans aucun doute. Mais mieux encore, la création d'un style, conçue et menée à bien comme l'aurait fait un artiste. Aussi, sans manifester un goût pour le paradoxe, nous affirmons qu'en dépit de son caractère savant ce livre ne doit pas seulement être abordé comme un livre d'histoire des idées philosophiques et politiques. Dans notre optique, il s'agit plutôt d'*un essai de psychologie politique* : la

[10] Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, II, 2, p. 299 : « Et bien qu'il semble que le monde se soit efféminé et que le ciel se soit désarmé, cela vient davantage, sans doute, de la bassesse des hommes qui ont interprété notre religion selon l'oisiveté et non selon la vertu [*E benché paia che si sia effeminato il mondo e disarmato il Cielo, nasce più, sanza dubbio, della viltà degli uomini che hanno interpretato la nostra religione secondo l'ozio e non secondo la virtù*] ».

manière dont Machiavel a abordé la crise profonde qui traversait son époque est exemplaire en ceci qu'elle lui a permis de forger un style inimitable de conceptualisation de la politique. C'est exactement ce style que les termes « politique du Centaure » veulent évoquer. Envisagée de la sorte, l'œuvre du Florentin fait partie des quelques qui, dans l'histoire de la pensée européenne, ont été à l'origine d'une vision du monde originale et cohérente. Ainsi le profit qu'on peut tirer de la lecture de son œuvre est-il d'ordre esthétique, au sens étymologique du terme, puisque le Florentin donne *une leçon de perception*, susceptible de révéler d'autres lignes dans les paysages familiers, et de souligner certains traits improbables dans les caractères humains. Or, les enjeux du « grand style » machiavélien sont avant tout métaphysiques – de puissants lecteurs tels que Leo Strauss et Hannah Arendt, quoique de sentiment radicalement contraire à l'égard du Secrétaire, l'avaient d'ailleurs parfaitement compris. C'est leur intuition que nous voulons compléter, non en « serviteur passionné de l'Italien » (en reprenant les termes critiques autrefois employés par Lecerf de la Viéville à l'égard de Couperin, défenseur obstiné de Corelli dans le combat des Muses italiennes et françaises au XVIIe siècle), mais en lecteur de notre temps disposé à méditer les leçons de l'énigmatique florentin.

Dans une telle perspective, un troisième volet complète l'interprétation défendue dans ce livre, et il concerne la postérité de l'œuvre machiavélienne. Contrairement aux évidences reçues de l'historiographie de la pensée politique, celle-ci n'est rien moins que simple, elle s'avère même d'une grande complexité. Un seul exemple, mais particulièrement important pour la modernité, qu'il s'agisse des pratiques de pouvoir ou des théories de la légitimité politique : tandis qu'on reliait traditionnellement la doctrine de Machiavel à la thématique de la raison d'Etat, des études approfondies ont révélé la difficulté du passage des thèses machiavéliennes à ces problématiques, et mis en valeur le caractère approximatif de la filiation. La situation apparaît même fort étrange, car tout se passe comme si le développement de ces problématiques avait été impossible sans la réception des thèses machiavéliennes, alors qu'il est le fait d'auteurs majoritairement hostiles au Florentin, et alors que les positions de ce dernier joignent mal avec le cadre mental de la raison d'Etat[11].

[11] Le livre classique d'Etienne Thuau, *Raison d'Etat et pensée politique à l'époque de Richelieu* [1966], Paris, Albin Michel, 2000, est demeuré longtemps la seule référence suggérant cette complexité, en étudiant avec un admirable souci du détail les logiques historiques et politiques présidant à l'émergence en France de la thématique de la raison d'Etat. Plusieurs ouvrages ont depuis repris les éléments de ce dossier, en redonnant notamment à Guicciardini et à Botero la place de précurseurs qui est la leur dans le processus de construction théorique de la notion, cf. par exemple : A. Enzo Baldini (a cura di), *Botero e la « ragion di Stato »*, Colloque en mémoire de Luigi Firpo, 1990, Florence, Olschki, 1992 ; *Id.*, *Aristotelismo politico e ragion di Stato*, Colloque de Turin, 1993, Florence, Olschki, 1995 ; Christian Lazzeri et Dominique Reynié, *Le pouvoir de la raison d'Etat*, Paris, P.U.F., 1992, et des mêmes auteurs, *La raison d'Etat : politique et rationalité*, Paris, P.U.F., 1992 ;

Vis-à-vis de la tendance fréquente qui consiste à procéder à des reconstructions philosophiques faisant rétrospectivement jouer un rôle cardinal à Machiavel, il s'avère par conséquent judicieux d'adopter un principe général de méfiance. Tâche qui n'est pas toujours aisée, non seulement du fait de l'illusion d'optique engendrée par la présentation chronologique de l'histoire des idées politiques, mais également parce que l'impression de la continuité est réelle, par exemple de Machiavel à Hobbes et à Spinoza. Ce qui, pour notre part, a contribué à nous faire nuancer, et à certains égards rejeter le dogme instituant le Secrétaire comme « père fondateur » de la philosophie politique moderne, c'est en premier lieu la recherche menée sur le type de rapport qu'il entretient intellectuellement à l'histoire, recherche qui avait débouché sur la qualification de sa méthode comme une historiographie politique. Parce qu'il œuvre à même la contingence des faits, Machiavel ne procède jamais aux opérations de *fondation* si caractéristiques de la philosophie politique moderne, tout à fait visibles chez Hobbes, mais aussi, à sa suite, chez Spinoza, Locke et Rousseau[12].

Pourtant, l'œuvre machiavélienne a bel et bien joué un rôle considérable vis-à-vis des transformations subies, en Europe à partir de la Renaissance, tant dans la compréhension de l'action politique que dans la rationalisation des pratiques publiques. Dans plusieurs contributions importantes, Michel Foucault avait suggéré de quelle manière on pouvait se représenter le lien entre l'ambition de la pensée de Machiavel et l'essor d'une littérature particulière, liée à la « bonne police », visant la connexion la plus étroite possible entre la maîtrise d'un territoire, la sécurité qui y règne et le contrôle de la conduite des sujets, selon la problématique désignée par Foucault comme celle de « la gouvernementalité »[13]. A un niveau différent, on a pu mettre en lumière, grâce à une étude approfondie de la littérature d'avis et de conseil qui s'est développée au XVIe siècle en Italie, en France et en Allemagne, l'importance de la diffusion du « discours » (*discorso*) machiavélien en tant que matrice d'intelligence de la politique. Parce qu'il représentait un instrument susceptible à la fois de pluraliser les possibles et d'aider au discernement dans le choix des options, le *discorso* est

---

Yves Charles Zarka (dir.), *Raison et déraison d'Etat. Théoriciens et théories de la raison d'Etat aux XVIe et XVIIe siècles*, Paris, P.U.F., 1994 ; Gianfranco Borrelli (dir.), *Prudenza civile, bene comune, guerra giusta. Percorsi della ragion di Stato tra Seicento e Settecento*, Naples, Archivio della Ragion di Stato-Adarte, 1999.

[12] Ainsi, dans son enquête sur la construction hobbésienne de la souveraineté dans le *Léviathan*, Gianfranco Borrelli a souligné comment, en dépit de sa reprise de certains éléments centraux de l'anthropologie machiavélienne, le philosophe anglais avait entrepris de se démarquer catégoriquement du Florentin. Cf Gianfranco Borrelli, *Il Lato oscuro del Leviathan. Hobbes contro Machiavelli*, Naples, Cronopio, 2009 (particulièrement le chapitre VI : « Tempi e dispositivi di governo : tra Machiavelli e Hobbes », p. 187-208.

[13] Cf. par exemple Michel Foucault, « La gouvernementalité » (leçon du cours au Collège de France de 1977-1978, « Sécurité, territoire, population », 4ème leçon du 1er février 1978), dans *Dits et écrits*, n° 239, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, tome II, p. 635-657. Voir également « « *Omnes et singulatim* » : vers une critique de la raison politique » (conférence prononcée en 1979/ publiée en 1981), in *Ibidem*, p. 953-980, et « La technologie politique des individus » (1982/1988), n°364, p. 1632-1647.

devenu une méthode de délibération empirique adoptée par les conseillers de la cour de France, du Palatinat et de l'Etat de Piémont-Savoie, puissances qui se trouvaient alors aux prises lors des Guerres de religion. Une telle enquête sur la littérature technique établit que l'intelligence machiavélienne de la politique a légué à la postérité un remarquable outil de rationalisation de la décision, et par suite que l'œuvre du Secrétaire florentin a joué un rôle certain dans l'histoire de la pensée politique européenne[14].

Mais sur le plan de l'histoire de la philosophie politique, les choses apparaissent plus complexes. L'auteur doit confesser qu'il lui est parfois arrivé d'éprouver le sentiment, quasiment inavouable, que sur ce plan Machiavel *n'avait pas eu de successeur* ; et se trouvant quelque peu honteux d'un sentiment aussi iconoclaste (compte tenu de l'extraordinaire influence de la pensée du Secrétaire dans l'histoire des idées et des mœurs politiques, il est également nécessaire d'affirmer qu'on ne peut tout simplement pas soutenir une telle chose), il a cherché à savoir quelle part de vérité il recouvrait, et est parvenu à la formulation de cette hypothèse : étant donné l'esprit très particulier qui anime sa doctrine, c'est-à-dire eu égard à la dimension épistémologique et morale de son projet autant qu'à la radicalité de ce dernier, Machiavel a considérablement *embarrassé* sa postérité. Par exemple, s'il serait évidemment absurde de nier l'influence du Florentin dans la constitution des doctrines modernes de théorie politique, en particulier dans celle du libéralisme et du républicanisme, la manière dont sa pensée a travaillé ces thématiques majeures doit être considérée avec toute l'étrangeté qui est la sienne : elle ressemble à un héritage contrarié. Ce travail s'effectua par le biais de stratégies complexes, et tout se passe comme si de remarquables efforts d'inventivité avaient été nécessaires afin de « digérer » le message machiavélien. De sorte que l'héritage machiavélien nous apparaît comme un processus empruntant des tours variés et non spontanément identifiables.

Ainsi quatre chapitres composent la dernière partie de l'ouvrage, destinés moins à illustrer la postérité du Florentin qu'à construire conceptuellement les tours de la réception. Ils concernent quatre moments différents de cette dernière : les monarchomaques réformés du XVIe siècle furent les contemporains de ce que leur temps identifia avec un certain bon sens comme une politique de type machiavélique ; au siècle suivant, Descartes connut la montée de l'absolutisme royal dans le contexte de la Fronde, épisode qui fut dans les termes de Machiavel un affrontement entre « grands » mus à la fois par le désir de dominer et par celui

[14] Voir Cornel Zwierlein, *Discorso und Lex Dei. Die Entstehung neuer Denkrahmen im 16.Jahrhundert und die Wahrnehmung der französischen Religionskriege im Italien und Deutschland*, Munich, Vandenhoeck & Ruprecht, 2006.

de ne pas être dominé ; de la réaction de rejet moral à la constitution de l'idéologie du « despotisme éclairé » et aux combats en faveur de la liberté d'opinion, l'antimachiavélisme français du XVIIIe siècle a réagi aux thèses du Secrétaire, au point de lui faire jouer pour notre histoire intellectuelle nationale un « rôle négatif » de toute première importance ; enfin, à notre époque, un auteur comme Antonio Negri, en employant des concepts tels que ceux de « pouvoir constituant » et (avec Michael Hardt) d'« empire » et de « multitude », entreprend de forger une phénoménologie du pouvoir que n'aurait probablement pas démenti l'auteur des dix premiers chapitres du *Prince*, puisque l'on sait qu'ils s'attachent à une tâche comparable. Ces quatre épisodes de l'histoire des idées politiques sont différents les uns des autres et concernent des situations qu'il est impossible de rapporter l'une à l'autre de manière simple – mais toutes dialoguent avec l'œuvre machiavélienne, et selon des modes variés. En les restituant, nous n'avons nullement en vue d'écrire une histoire générale de la réception de Machiavel, projet d'ailleurs titanesque et probablement impossible à réaliser dans ses moindres détails par un seul homme[15]. Nous voudrions plutôt établir que ces quatre épisodes, pris parmi d'autres possibles, concernent autant de manières de *modifier* le message du Florentin qui paraissent assez topiques afin de valoir en tant que modèles pour l'élucidation d'autres séquences historiques, politiques et philosophiques. Ces manières sont, successivement énumérées, celles de la *reconfiguration*, de *l'évitement*, du *déplacement* et de la *captation*, quatre modes identifiés comme les tours privilégiés de la réception machiavélienne, toujours complexe, effectuée dans des conditions contraintes, et par suite remarquablement inventive.

En exprimant de cette manière le souci de comprendre non seulement la nature de la doctrine machiavélienne mais également l'effet produit par cette dernière sur notre tradition, nous ne voudrions pas suggérer que, au sein de celle-ci, Machiavel est à la fois partout et nulle part – encore que sa présence diffuse laisse parfois imaginer qu'il agit sur nous à la manière du spectre poursuivant Hamlet dans son château d'Elseneur. Mais nous désirons assurément affirmer, en reprenant la formule fameuse d'un livre important, qu'en ce qui la concerne il n'y a pas eu qu'un seul « moment machiavélien »[16], mais plusieurs, et forts différents les uns des autres.

---

[15] Voir cependant plusieurs recherches de grande qualité, portant sur différents aspects ou moments de la réception : Mario Praz, *Machiavelli and the Elizabethans*, Londres, H. Milford, 1928 ; Felix Raab, *The English face of Machiavelli : a changing interpretation, 1500-1700*, préface de Hugh Trevor-Roper, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1964 ; Rodolfo De Mattei, *Dal premachiavellismo all'antimachiavellismo*, Florence, Sansoni, 1969 ; Giuliano Procacci, *Machiavelli nella cultura europea dell'età moderna*, Rome-Bari, Laterza, 1995 ; Serge Audier, *Machiavel, conflit et liberté*, Paris, Vrin/EHESS, 2005.

[16] John Greville Agard Pocock, *Le Moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique* [1975], trad. L. Borot, Paris, P.U.F., 1997.

Aussi avons-nous également été conduits à entretenir un dialogue constant avec ces maîtres lecteurs que sont Leo Strauss et les auteurs inspirés par sa manière d'envisager la pensée politique moderne[17]. Conscient de la nouveauté et de la radicalité du message délivré par Machiavel, Strauss fait partie des interprètes lui accordant la place de « père fondateur », puisqu'il affirme que le Florentin doit être compris à la pointe des « trois vagues de la modernité » et qu'il doit être regardé comme le précurseur de Hobbes[18]. Pourtant, Strauss était trop bon lecteur pour aligner purement et simplement Hobbes sur Machiavel : il reconnaît aisément la difficulté qu'il y a à concevoir la manière dont l'Anglais a repris certains éléments de la doctrine de l'Italien, et suggère que le premier dût adoucir ce que le message du second présentait de révoltant[19]. Mais dans l'esprit de Strauss, cette place est assignée à Machiavel en fonction d'une intention plus générale, et même dans une intention de nature philosophique, ou plus exactement encore dans l'optique d'une virulente critique philosophique et morale de la modernité. Celle-ci, estime l'auteur des *Pensées sur Machiavel*, a été inaugurée par un « gangster », un « esprit malfaisant », dont il faut même accepter de considérer qu'il a pu être un « apôtre du mal »[20]. En procédant à une telle enquête sur l'influence de Machiavel dans la modernité, l'intention de Strauss était de penser l'origine de phénomènes inouïs tels que « la tyrannie d'aujourd'hui »[21], à savoir, le type de domination et de rapport social pervers que Hannah Arendt entreprit dans les mêmes années de désigner par le mot de « totalitarisme ». Quelques années auparavant, Raymond Aron s'était déjà interrogé sur les ressemblances entre les préceptes du Secrétaire florentin et la manière dont un même type de pouvoir liberticide et

[17] Par exemple Pierre Manent, *Naissances de la politique moderne. Machiavel, Hobbes, Rousseau*, Paris, Payot, 1977 ; Harvey Mansfield Jr., *Le Prince apprivoisé. De l'ambivalence du pouvoir*, trad. P.-E. Dauzat, Paris, Fayard, 1994.

[18] Voir Leo Strauss, « Les trois vagues de la modernité » [s.d.], in *La philosophie politique et l'histoire*, trad. O. Sedeyn, Paris, L.G.F., 2008, p. 215-222 ; sur la continuité de Machiavel à Hobbes, cf. *Droit naturel et histoire* [1953], trad. M. Nathan et E. de Dampierre, Paris, Plon, 1954, rééd. Flammarion, 1986, p. 162-172, notamment p. 162 : « Ce fut Machiavel, plus grand que Christophe Colomb, qui découvrit le continent sur lequel Hobbes put édifier sa doctrine » ; « Qu'est-ce que la philosophie politique ? », in *Qu'est-ce que la philosophie politique ?* [1959], trad. O. Sedeyn, Paris, P.U.F., 1992, p. 45 sq. : « Le fondateur de la philosophie politique moderne est Machiavel » ; article « Nicolas Machiavel » dans *Histoire de la philosophie politique* (dir. avec Joseph Cropsey) [1963], trad. O. Sedeyn, Paris, P.U.F., 1994, p. 322-324.

[19] Cf. « Qu'est-ce que la philosophie politique ? », *op. cit*., p. 51 : « Mais la raison principale pour laquelle la conception de Machiavel dut être modifiée fut son caractère révoltant. L'homme qui adoucit la conception de Machiavel d'une manière qui a presque suffi à garantir le succès de l'intention première de Machiavel fut Hobbes. On pourrait penser un moment que la rectification de Machiavel par Hobbes est un chef d'œuvre de prestidigitation. […] Mais il est à la fois plus charitable et plus exact de dire que Hobbes fut un Anglais honnête au parler direct qui n'avait pas la finesse de plume toute italienne de son maître. »

[20] Voir Leo Strauss, *Pensées sur Machiavel*, trad. M.-P. Edmond et Th. Stern, Paris, Payot, 1982, p. 42

[21] Cf. Leo Strauss, « A propos du *Hiéron* de Xénophon : Mise au point », dans *Qu'est-ce que la philosophie politique*, *op. cit.*, p. 95-96.

belliqueux s'était imposé à Rome, à Berlin et à Moscou[22]. Puis, durant la guerre, Jacques Maritain avait imputé à une certaine postérité du Florentin, identifiée comme « machiavélisme absolu », la raison d'être des mêmes phénomènes[23]. En menant un examen également soupçonneux à l'égard du Florentin, le philosophe américain a procédé à une reconstitution philosophique minutieuse, quoiqu'orientée par le sentiment plus général d'un dévoiement par les modernes du sens de la philosophie politique classique, et fondée sur la thèse, à notre sens contestable, de la ruine de la catégorie de droit naturel dans les termes mêmes de sa reprise par les auteurs ayant repensé cette notion, soit Hobbes, Locke et Rousseau.

Dans ces conditions, notre position à l'égard d'une telle lecture est complexe. D'une part, l'antimachiavélisme manifesté par Strauss ainsi que par les auteurs qu'il a influencés ne nous paraît nullement infondé. Un des postulats de cet ouvrage consiste au contraire à soutenir que l'antimachiavélisme est parfaitement fondé : non seulement il y a dans l'œuvre du Secrétaire amplement de quoi prendre à partie ce dernier, mais il nous semble même tout à fait légitime que l'on décide d'investir toutes ses forces intellectuelles dans l'espoir de le réfuter. Nier le fait que Machiavel délivre un message plus que préoccupant, car moralement scandaleux et métaphysiquement angoissant, serait aller contre le bon sens. De nombreux auteurs parmi les meilleurs esprits de leur époque s'en sont également inquiétés depuis le XVIe siècle[24]. Mais, d'autre part, le choix d'inclure le Florentin dans la série moderne ne nous paraît pas soutenable dans son principe même : au contraire, du fait de la tentative machiavélienne d'affirmer le caractère problématique de l'ordre politique et plus encore à cause de la nature même d'une solution telle que celle de « la politique du Centaure », il est nécessaire de considérer le caractère singulier de l'œuvre du Secrétaire florentin. Si elle n'a pu totalement récuser les découvertes de celui qui s'est présenté comme le Christophe Colomb de la politique[25], la modernité a globalement reculé devant son dessein, tout en inventant des stratagèmes ingénieux qui lui ont permis de s'accommoder de certaines de ses leçons. La postérité de Machiavel, parce qu'elle a renforcé son isolement en se rapportant à lui de manière oblique, contribue à souligner le caractère exceptionnel de son projet

[22] Cf. Raymond Aron, « Machiavélisme et tyrannie » [1938-1939] et « Le machiavélisme, doctrine des tyrannies modernes » [1940], dans *Id.*, *Machiavel et les tyrannies modernes*, texte établi et présenté par Rémy Freymond, Paris, Editions de Fallois, 1993, rééd. L.G.F., p. 123-160 et 192-202.

[23] Voir Jacques Maritain, « La fin du machiavélisme » [1942], chapitre V de *Principes d'une politique humaniste*, Paris, Paul Hartmann Editeur, 1945, p. 151-206, p. 169 : « Désormais le machiavélisme n'est plus une politique, il est une métaphysique, une religion, un enthousiasme prophétique et mystique ».

[24] Voir *infra*, le chapitre IV consacré à la signification du machiavélisme, et le chapitre XI consacré à l'antimachiavélisme français.

[25] Cf. *Discours*, I, avant-propos, p. 187.

intellectuel. C’est lui que nous voulons resaisir, presque cinq cents ans après la composition de ses œuvres majeures.